

Jean-Pierre Bianchi

Adieu Julien



Pierre d'écriture

La rentrée des vacances de Noël avait déjà eu lieu depuis quelques jours. Ce mois de janvier était glacial, sombre et venté. Je me souviens bien de ce jour-là pour deux raisons : la première, c'était parce qu'il avait neigé toute la nuit et qu'à peine éveillé, j'avais eu le sentiment qu'il y avait quelque chose dehors d'inhabituel. J'avais ouvert les volets, déjà saisi par cet agréable frisson qui précède la découverte de l'inespéré, et, comme je m'y étais secrètement attendu, quelques flocons voletaient encore dans l'air glacé et un épais manteau blanc recouvrait la cour de récréation... Je m'étais dépêché de m'habiller pour être le premier à fouler ce tapis immaculé encore vierge de toute trace de pas...

La seconde, c'était parce que mon père, quelques minutes après le début de la classe, en pleine leçon de morale, nous avait laissé un moment, confiant la discipline au fils de la boulangère, le plus vieux du cours

moyen. C'était André Ginoux, le menuisier et premier adjoint au maire qui était venu le chercher. Mon père n'aimait pas nous laisser seuls : il fallait vraiment que le message fut sacrément confidentiel pour qu'il ait accepté de sortir. D'habitude, même quand c'était le Maire en personne qui venait pour régler un problème du secrétariat qui ne pouvait pas attendre le soir, mon père le faisait toujours entrer dans la classe, et ils discutaient parfois tous les deux près d'un quart d'heure, étalant sur le bureau magistral toutes sortes de papiers, à voix basse au début, puis de plus en plus fort pour couvrir le chahut qui commençait à s'installer dans la classe. Mon père alors levait les yeux, fronçait les sourcils, mettait l'index sur sa bouche pour nous inciter au silence, mais comme il agissait plutôt par automatisme et en pensant à autre chose, cela ne produisait habituellement aucun effet notable.

Ce jour-là, Jacques Laulagnet, le fils de la boulangère, planté sur l'estrade paternelle, fier de son autorité toute neuve, attentif au moindre soupir, écrivit

trois noms au tableau... Dont le mien. Mes yeux s'étaient aussitôt embués de larmes. J'avais essayé de protester de mon innocence, mais en vain. Ce n'était pas tant la punition à la clé que je redoutais, non... Je leur en voulais parce qu'ils ne me passaient rien... La moindre occasion de me coincer, ils en profitaient : tout simplement parce que j'étais le fils du maître de la classe des grands, du Directeur de l'école, du secrétaire de Mairie... Je savais que mon père serait peiné ; il me l'avait souvent dit :

— Tu dois avoir une conduite exemplaire, Julien, parce que tu es mon fils ! Je ne dois surtout pas donner l'impression de faire deux poids, deux mesures, tu sais... Sinon, ensuite, ils te mèneraient une vie infernale !

Chaque fois qu'il avait été obligé de me punir, j'avais bien senti qu'il ne le faisait pas de gaîté de cœur, qu'il en voulait surtout aux autres, qu'il détestait leur excès de zèle à me dénoncer, qu'à ces moments-là le carcan pédagogique lui pesait plus qu'à l'accoutumée...

*

Lorsqu'il revint dans la classe ce jour-là, il avait l'air préoccupé : il se contenta de dire dans un souffle :

— Merci, Jacques, tu peux retourner à ta place.

Il ne fit aucun commentaire sur les noms écrits au tableau et, l'air absent, s'empressa de les effacer. Des murmures coururent dans la classe ; il s'assit à son bureau et nous regarda, sans vraiment nous voir, je pense, se tordant les mains comme lorsqu'il avait quelque chose à nous dire mais qu'il ne savait pas par où commencer. Finalement, au bout d'un moment qui nous parut interminable, il se décida :

— Dans les jours qui viennent, vous allez avoir un nouveau camarade. Il s'appelle Jean... Jean Colowski... Il allait à l'école à Paris, enfin pas à Paris même, mais dans une ville tout à côté, une ville de la banlieue... La banlieue, c'est toutes les villes qui sont autour d'une grande ville, vous savez ? On avait parlé de ce mot en géographie... Il faudra être très gentil avec lui... D'abord parce qu'il ne connaît personne ici à part sa grand-tante chez qui il va vivre quelques temps, et puis,

surtout, parce qu'il vient d'y avoir un grand drame dans sa famille...

Il s'interrompit un instant, songeur. Beaucoup de doigts se levèrent en même temps. Marius Méjean, le fils du charcutier, n'attendant pas d'être interrogé, demanda avec impatience :

— C'est quoi, Monsieur, le drame qu'y a eu dans sa famille ?

— Ses parents... Enfin, oui, ses parents sont tombés gravement malades et ils ne peuvent pas s'occuper de lui pour l'instant...

— C'est qui sa grand-tante, Monsieur, on la connaît ? demanda Jacques.

— Bien entendu que vous la connaissez, c'est Mademoiselle Gilly qui tient la mercerie...

*

Mon père eut bien du mal, ce matin-là, à reprendre le fil de la classe commencée une demi-heure plus tôt. Il

eut l'air visiblement soulagé de nous voir sortir à l'heure de la récréation ; dans la cour, le sensationnel causé par l'annonce du nouvel arrivant fut beaucoup estompé par le principal évènement du jour : la neige. Deux camps furent très vite délimités et une gigantesque bataille engagée. Ma mère, qui venait de faire sortir aussi ses élèves, cria en rejoignant mon père :

— Les grands, faites attention aux petits !

La récréation dura plus longtemps que d'habitude. De temps à autre, entre deux boules, je jetais un regard à mes parents qui discutaient ferme, planté sous l'un des tilleuls saupoudrés de neige : j'étais sûr et certain qu'ils parlaient du nouveau... Pourquoi mon père avait-il eu l'air si embarrassé quand on lui avait demandé de quel drame il s'agissait ?

*

Comme chaque jour, à onze heures et demi, j'étais chargé d'aller chercher le pain. Ce jour-là, contrairement

à d'habitude, je ne partis pas dès la cloche sonnée. Ma rancœur du début de la matinée ne s'était pas totalement dissipée et je n'avais aucune envie de faire le trajet avec le Laulagnet et sa bande. Pour me rendre à la boulangerie, il fallait que je traverse le pont qui enjambait la Volane, notre chère rivière, qui se transformait souvent après les pluies de novembre en torrent furieux. Mais, en dehors des périodes de crues, c'était une belle rivière à l'eau verte, d'un vert émeraude d'une extraordinaire limpidité, même dans les gours les plus profonds. Quelques-uns de ces gours étaient assez larges pour que l'on puisse, l'été, s'y baigner à une bonne vingtaine, sans se gêner le moins du monde, et c'était un plaisir fantastique de sentir cette belle eau douce et claire couler sur sa peau. Tous les gamins du village passaient la plupart de leur temps libre au bord de la Volane. Avant le temps de la baignade, il y avait celui de la pêche, de la pêche à la ligne, au ver, à la sauterelle, au porte-bois, à la coulée ou à la surprise, de la pêche à la main, de toutes les sortes de pêches imaginables, mais avec un seul but, un seul rêve : la belle truite fario, rusée, sauvage, méfiante, fugace comme un trait de lumière...

La Volane, c'était aussi de grandes expéditions le long de ses berges, abruptes bien souvent, de grandes courses aventureuses, de rochers en rochers, de courants en courants, de tourbillons en cascades, comme dans un monde vierge de toute trace humaine... La Volane, pour tous les gamins, et même pour beaucoup d'adultes, c'était le cœur et la vie du village. Elle le partageait en deux moitiés, seulement reliées par le pont sur lequel je me trouvais à ce moment-là et sur lequel j'aimais à m'attarder ; d'un côté, il y avait le gros du village avec l'église ; de l'autre s'étagaient l'école et la mairie, l'atelier du menuisier, deux ou trois fermes, une dizaine de bâtisses plutôt basses, et, en contrebas, l'hôtel-restaurant de la Volane. La neige fondait un peu et de petites perles d'argent s'égouttaient des arbres. J'éprouvai un léger pincement au cœur : pourvu qu'elle tienne, pourvu qu'elle ne parte pas déjà... Une centaine de mètres après avoir traversé le pont, au bout d'une rue qui grimpait assez abruptement, on débouchait sur la place de l'église. C'était là qu'il y avait les quelques commerces du village : la boulangerie, une boucherie charcuterie, le café des boulistes, l'épicerie, la mercerie

- Adieu Julien -

qui vendait, c'était du moins ce que prétendait la vitrine, les articles de la dernière mode parisienne, et enfin le bazar, bibeloterie, journaux où l'on trouvait à peu près tout ce qui pouvait faire notre bonheur, du caramel mou à l'hameçon forgé de douze, de Spirou à la pelote de ficelle, en passant par les pétards et fusées pour le quatorze juillet et le tabac pour la pipe de mon père. Toutes les bâtisses autour de la place étaient lourdes et massives, avec des murs de granit épais percés de fenêtres étroites aux volets pleins qui annonçaient déjà le Haut Vivarais, et des toits de schiste brun. Au centre de la place gargouillait une belle fontaine à tête de lion qui coulait d'un bout à l'autre de l'année, avec quelques bancs de pierre disposés tout autour. Les jours où l'hiver savait se faire oublier, ce qui n'était pas le cas ce matin-là, il y avait toujours des vieux qui se chauffaient au soleil sur ces bancs...

*

De retour à l'école, je montai directement chez

nous. Le grand bâtiment où nous vivions presque en vase clos, mes parents et moi, était divisé en deux parties. Sur la gauche, c'était la Mairie et la petite salle des fêtes où mon père donnait le ciné-club un samedi par mois, sur la droite les deux classes et notre logement de fonction au dessus. Lorsque je poussai la porte, j'eus le sentiment que mes parents venaient brusquement de se taire, en plein milieu d'une conversation animée, un peu gênés par mon arrivée inopinée... Au cours du repas, je tentai d'en savoir un peu plus sur ce jean Colowski sur lequel planaient tant de mystères. Mais mon père se montra aussi évasif que dans la classe. Ma mère faisait celle qui n'avait pas été mise au courant : je savais très bien que c'était faux et je leur en voulus de ne pas consentir à m'en dire plus à moi, leur fils...

*

Et puis, les jours suivants, je finis par ne plus beaucoup penser à cette histoire. J'avais bien autre chose à faire avec la neige qui retomba les trois autres nuits

suivantes. Le thermomètre avait chuté encore de quelques degrés et il y avait maintenant une couche d'au moins soixante centimètres qui tenait bien. Dans le fond de la cour, pourrissaient quelques vieux tonneaux aux douves à demi décerclées. Mon père nous autorisa à en démonter deux ou trois et les douves bien graissées et un peu bricolées nous permirent le dimanche suivant, de goûter aux joies du ski sur les prairies qui surplombaient la Volane. Aussi, plus personne ne songeait à Jean Colowski.

*

Il arriva le lendemain, accompagné par Mademoiselle Gilly. Il était plus grand encore que Jacques et il paraissait aussi plus vieux. Son visage, triste, semblait sorti depuis longtemps de l'enfance. Mon père l'installa au fond, lui procura rapidement livres et cahiers, plumes et porte-plume, demanda à un autre élève de remplir son encrier. Puis il entama la leçon de morale quotidienne. Ce jour-là, il parla longuement de

l'importance qu'il y avait à savoir accueillir avec chaleur et camaraderie un nouvel arrivant dans une communauté humaine... Nous n'écoutions que d'une oreille distraite, plus occupés à tenter de nous retourner sans nous faire remarquer pour observer le nouveau à la dérobée. Aux récréations, Jean Colowski, sombre et renfermé, resta prostré dans un coin du préau. Il ne bougeait pas, n'avait pas prononcé une seule parole depuis le matin, ne semblait pas s'intéresser à nous le moins du monde, mais on eût dit que sa seule présence nous jugeait, nous condamnait. Nous n'osions plus jouer, plus rire, plus crier comme d'habitude. Il s'était formé de petits groupes qui se perdaient en fiévreuses hypothèses :

— Ses parents sont morts dans un accident de voiture...

— Il est muet, peut-être...

— Non, moi, je te dis qu'ils ont attrapé une maladie mortelle comme... Euh, comme la peste ou la tuberculose...

— C'est sûrement une maladie qu'y veulent pas qu'on sache : ma mère disait l'autre jour qu'il y avait des maladies honteuses que les gens voulaient pas avouer !

— Moins fort ! Il va finir par nous entendre...

— Et alors ? Qu'il nous entende !

— En tout cas, le maître, il est drôlement gentil avec lui... Il doit drôlement le plaindre...

— Tu parles, c'est dégoûtant, oui ! On dirait qu'y en a plus que pour lui, maintenant !

*

Le soir, mon père semblait soucieux. Le mercredi, à la fin d'un dîner au cours duquel il n'avait pas dit un mot, ma mère finit par aborder devant moi le sujet qui occupait la plupart de leurs conversations privées depuis une dizaine de jours :

— Allons, Claude, lui dit-elle, cela ne te ressemble pas de te tracasser ainsi ; ça va se tasser, tu verras, c'est l'affaire de quelques jours...

— Il n'est pas commode, je t'assure... Je sens en lui une terrible révolte ; je ne sais pas comment m'y prendre... Aujourd'hui, par trois fois il a failli se battre ; tout à

l'heure, il a empoigné le Mathieu avec une force, une rage, tu peux pas t'imaginer... Si je n'étais pas intervenu tout de suite, je crois bien qu'il l'aurait massacré ! Oh, je dis pas que les autres l'avaient pas cherché, ça non... Ils sont tous excités par une sorte de curiosité malsaine... Et depuis hier, ils le provoquent : tu vois, je suis obligé de lui passer beaucoup de choses et, ça, les autres, ils le comprennent pas... J'ai peur d'y perdre toute mon autorité. Je crois que c'est ça qui me tracasse le plus... Enfin, peut-être pas, non, au fond... Mais, en tout cas, ça m'embête sacrément : je le sens violent et j'ai peur aussi qu'il survienne un accident...

Ma mère se tourna vers moi et demanda :

— Tu lui as parlé, toi, au nouveau ?

— Non... Personne lui a parlé... Il... Il est bizarre...

— C'est un enfant très malheureux, tu sais, Julien, malheureux à un point que tu ne peux même pas imaginer... Demain, c'est jeudi : pourquoi n'irais-tu pas le chercher chez Mademoiselle Gilly pour passer l'après-midi avec lui ? Je suis certaine que tu as beaucoup de choses à lui montrer et que ça lui ferait très plaisir de les

connaître... Tu ne crois pas ?

— Si, si, bien sûr, répondis-je, en fait peu enthousiasmé par l'idée qu'elle venait de suggérer : je n'étais absolument pas persuadé qu'il puisse être intéressé par quoi que ce soit. Il semblait tellement à des années lumières de nous...

— Mais quel âge il a ? demandai-je à mon père, il est beaucoup plus vieux que moi, non ?

— Pas tant que ça, répondit-il, il va avoir treize ans : il n'a même pas deux ans de plus que toi... Je pense que ta mère a eu une très bonne idée, tu sais...

*

Lorsque je poussai la porte de la mercerie, un mobile de clochettes se mit à tinter. Chaque fois que j'étais entré dans cette boutique avec ma mère, j'avais toujours été frappé par les incroyables empilements de cartons recouvrant entièrement les deux côtés de la boutique jusqu'au plafond, classés par catégories et par

tailles : il y avait la pile marquée « *bonneterie* », la pile « *chaussettes* », la pile « *chemises* » et ainsi de suite. Quand elle tirait l'un de ces cartons, elle en extrayait de petits paquets aplatis, soigneusement emballés dans des pochettes d'un plastique tellement grisâtre qu'on avait grand peine à percevoir au travers la couleur du vêtement désiré. Tout le fond de la boutique était tapissé d'un bon millier de petits tiroirs où Mademoiselle Gilly savait à coup sûr dénicher la bobine de fil de la couleur exacte que vous demandiez, le modèle d'aiguille à laine, à broder, à repriser qu'il vous fallait... Ajoutez à cela deux mannequins revêtus du « *dernier cri de la mode parisienne* », quelques énormes coupons de tissus qui sentaient le neuf, et vous aurez une petite idée de la sensation qu'on éprouvait en pénétrant dans cette boutique, par ailleurs plutôt sombre et étroite. Il fallait presque se faufiler pour parvenir jusqu'au comptoir...

— Tu viens chercher Jean ? demanda la mercière qui venait d'ouvrir la porte de communication entre le magasin et sa cuisine, ton père est passé ce matin... Bien sûr que je suis d'accord, ça lui fera du bien à Jean, le

pauvre... C'est pas moi, peuchère, qui pourrai lui donner beaucoup de distractions à mon âge... Attends ! Je vais te l'appeler !

Mademoiselle Gilly était une vieille demoiselle, une petite bonne femme aux cheveux gris qui avait largement dépassé l'âge d'être ma grand-mère. Elle reparut dans la boutique presque aussitôt, Jean sur ses talons.

— Vous reviendrez vers cinq heures, dit-elle, et je vous offrirai un bon chocolat. Amusez-vous bien !

Nous sortîmes ensemble de la boutique. Jean avait le visage aussi fermé qu'à l'école. Je ne savais ni où aller, ni quoi lui dire. Les questions qui me brûlaient les lèvres, je n'osais pas les lui poser. La plupart des autres devaient se retrouver sur le pré où nous avons passé le dimanche précédent, histoire de continuer les concours de descente sur nos skis de fortune. J'avais drôlement envie d'y aller... Le mieux était sans doute de les rejoindre là-bas.

*

Nous n'avions pas dépassé la dernière maison que je m'arrêtai brusquement. Non, cela ne me semblait plus du tout une bonne idée : j'étais certain au fond qu'il n'avait aucune envie de voir les autres. Et ça risquait de mal tourner, comme à la récréation de la veille... Mais, là-bas, il n'y aurait pas mon père pour intervenir. Je me retournai et me résolus pour la première fois depuis que nous étions sortis de la mercerie à planter mon regard dans le sien.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je.

Il haussa les épaules avec une petite moue d'indifférence.

— Au début, je pensais qu'on pourrait aller jouer avec les autres mais... Maintenant, je n'en ai plus envie...

— Moi non plus, dit-il ;

— On pourrait retourner vers l'école, aller chez le menuisier voir si on pourrait pas récupérer quelques planches pour construire une luge... Il est bien ami avec mon père et il me laisse toujours prendre les chutes qui peuvent plus lui servir... ça te dit ?

Il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête ; je me

sentais mal à l'aise. Peu après avoir rebroussé chemin, l'idée que je venais d'avoir me sembla aussi stupide que la précédente. Maintenant nous marchions côte à côte. Le milieu de la route était dégagé mais, en bordure, nos pas s'enfonçaient dans une neige croûtée, craquante comme de la meringue. Au moment où nous traversions le pont je lui demandai :

— Tu étais déjà venu ici ?

— Oui, deux fois, mais je m'en souviens à peine... La dernière fois que je suis venu, c'était pendant les vacances d'été... Je devais avoir quatre ou cinq ans : on était allé passer quinze jours à la mer, avec mes parents, à Palavas, je crois bien, et en remontant sur Paris, on avait fait un petit détour pour rendre visite à la tante de ma mère. Depuis, on n'est jamais plus parti en vacances, alors je ne suis plus jamais venu...

— Et c'est parce que tes parents sont malades que tu es venu cette fois-ci ?

Son visage se ferma instantanément et je regrettai aussitôt ma question.

— C'est comment chez toi ? demandai-je très vite, dans

l'espoir de lui faire oublier les mots qui l'avaient blessé.

— Chez moi, répondit-il comme soulagé, chez moi, c'est au huitième étage d'un immeuble, avec plein d'autres immeubles tout autour, des grues, des chantiers, des terrains vagues derrière... Ici, c'est beau... Pas là-bas...

— Pourtant, ça doit être chouette d'habiter dans un grand immeuble comme ça... Moi, j'en ai jamais vu en vrai...

— Eh ben, t'as rien perdu, tu peux me croire... T'as pas idée comme c'est moche là où j'habite, ça vient d'être construit et c'est tout gris... T'as de la chance, toi, Julien... T'as de la chance d'habiter ici, d'avoir les parents que tu as...

J'avais senti un sanglot étouffé dans ses derniers mots. Il essuya vivement une larme qui venait de rouler sur sa joue. Nous demeurâmes silencieux jusqu'à ce que nous soyons arrivés devant l'atelier du menuisier ; nous traversâmes la cour, tout encombrée d'énormes billes de bois, de grumes empilées. Le gros labrador noir de Ginoux, surgi de derrière un feu qui avait fait fondre la neige autour de lui, se précipita à notre rencontre. Jean eut un mouvement de recul : je lui posai la main sur le

bras en lui disant :

— N'aie pas peur, il n'est pas méchant, il veut juste nous dire bonjour !

Lorsque je franchis le seuil de l'atelier, je me sentis heureux comme chaque fois que je retrouvais cette odeur de bois fraîchement travaillé. L'André Ginoux était en train de pousser une grosse planche de chêne sur la lame de la monumentale scie à ruban et la sciure dorée giclait de chaque côté du ruban d'acier mordant le bois, puis s'envolait tout autour de lui en nuages tourbillonnants et odorants. Avec le vacarme de la machine, il ne nous avait pas entendus arriver. J'attendis qu'il relevât la tête, s'essuyant le front du revers de la main, pour crier :

— Monsieur Ginoux, c'est moi, Julien... Je suis venu voir si vous n'auriez pas quelques chutes aujourd'hui ?

— Attendez voir un moment, dit-il en se tournant vers nous, laissez-moi finir ma découpe et on va regarder ça...

Rajustant machinalement son crayon à l'oreille, il se remit au travail. Puis, ayant terminé, il arrêta la machine et vint vers nous en disant :

— Ah, je vois que tu es venu avec Jean ! C'est bien, ça, c'est bien... Vous voulez quelques planchettes ? C'est dommage, vous seriez venus une heure plus tôt, vous auriez eu plus de choix : je viens d'en brûler une fournée tout à l'heure... Mais, on va quand même sûrement pouvoir trouver votre bonheur !

Et nous le suivîmes dans le fond de l'atelier, foulant un tapis de copeaux de pins à l'odeur entêtante. Quand nous repartîmes, nous avions les bras chargés de belles planches, d'une taille, pour la plupart d'entre elles, bien supérieure à celle des chutes qu'il brûlait habituellement dans sa cour.

*

Nous nous installâmes sous le petit préau de l'école, après que je sois allé demander à mon père l'autorisation de lui emprunter quelques outils qu'il conservait dans une étroite remise accolée à notre classe. La construction de la luge ne nous prit même pas deux heures. Elle avait assez belle allure avec ses deux sièges

- Adieu Julien -

à dossiers, et nous étions plutôt fiers de notre œuvre. En dessous de l'hôtel restaurant de la Volane, il y avait un beau pré en pente raide qui descendait jusqu'au bord de la rivière. Le résultat dépassa nos espérances : la luge filait dans la pente à une vitesse incroyable et nous étions obligés de nous jeter de côté une fois arrivés en bas pour ne pas nous fracasser sur les énormes blocs de granit qui bordaient la Volane. Ce fut à la fin de cet après-midi là que je vis Jean rire pour la première fois.

*

Le lendemain, à huit heures et quart, j'étais le premier dans la cour. Dans la classe, mon père qui était descendu de bonne heure comme à l'accoutumée pour charger les poêles à charbon, achevait de préparer notre travail de la journée. Je distinguais de plus en plus nettement les cris et les rires d'une troupe bruyante qui se rapprochait de l'école. Ils franchirent ensemble le portail, toute la bande du Laulagnet, Méjean, le gamin du charcutier, Tourre, celui du patron du café des boulistes,

Mathieu Soboul et cinq ou six autres. Tout de suite, ils me prirent à partie, comme s'ils avaient préparé leur coup en chemin.

— T'es pas venu faire du ski avec nous, hier ? Demanda Laulagnet.

— Il nous boude, maintenant qu'il a le parisien ! Lança Tourre sans me laisser le temps de répondre.

— T'as passé une bonne journée avec ce Colowski ? Tu le trouves à ton goût, celui-là ? reprit aussitôt Soboul.

— Foutez-moi la paix, répondis-je, qu'est-ce que ça peut bien vous foutre avec qui j'ai passé la journée ? Y'a eu bien d'autres jeudis où je suis resté tout seul... Mais, à ce moment-là, c'était pas votre problème, vous aviez pas envie de me voir ! Vous vous mettiez même tous d'accord pour que je sache pas où vous étiez allés !

— Faut pas te plaindre, reprit Laulagnet, qu'on t'ait laissé des fois à l'écart, c'était juste pour t'apprendre à pas faire ton intéressant...

— J'ai jamais fait mon intéressant, comme tu dis, rétorquai-je.

— T’as la mémoire courte, renchérit Toure, t’as un peu trop tendance à vouloir faire ta loi, tout ça parce qu’avec ton père tu te crois fort !

— Mais c’est pas vrai ! M’écriai-je, y’a rien de vrai là-dedans ! C’est Laulagnet qui passe son temps à jouer au chef, c’est pas moi !

— Tu le sais, toi, demanda Laulagnet, feignant d’ignorer que je venais de le mettre en cause, ce qui est arrivé à la famille Colowski ?

— Pas plus que toi...

— Tu voudrais nous faire croire que ton père t’a rien dit ? s’étonna Marius Méjean, rien de plus qu’à nous ?

— Mais non, je vous jure !

— Allez, dit Soboul, arrête un peu de raconter des salades... Et puis, même si c’était vrai que ton père t’a rien dit, t’as parlé avec Colowski, hier, non ?

— Et alors ? J’ai parlé avec lui, oui, mais je lui ai pas demandé ! Mais, puisque vous êtes si curieux, rien ne vous empêche d’aller lui parler, vous, pour lui demander vous-même !

— On te croit pas, dit Laulagnet, c'est ton père à coup sûr qui t'a dit de garder le secret, parce que ton père, il veut pas que ça se sache...

— C'est vrai, ça, reprit Tourre, y'a que le maire, ton père et le Ginoux qui sont au courant : et on dirait qu'ils gardent un secret d'état ! Hier soir, au café, le Ginoux est venu prendre un verre : y'en a plein qui lui ont demandé ce qui clochait avec ce Colowski... D'ailleurs, un nom pareil, c'est déjà bizarre... Eh ben, il a jamais voulu dire quoi que ce soit ; même que mon père a failli se fâcher avec lui !

— Tu le sais, reprit Laulagnet, mais les autres t'ont dit de la boucler...

— Il sait rien du tout, bande de gros connards ! tonna une voix presque adulte.

Jean, que nous n'avions pas vu franchir le portail, était à quelques mètres de nous. Mon père, alerté, sortit de la classe. Il regarda tour à tour Jean, frémissant de colère, et le groupe que nous formions à côté du préau. Je lus une terrible inquiétude dans ses yeux, et un immense désarroi.

— Que se passe-t-il, Jean ? demanda-t-il d'une voix pourtant ferme et assurée.

— Rien, Monsieur, rien du tout... Ce n'est pas grave, répondit-il en baissant la tête.

Ma mère, qui venait de descendre, dit quelques mots à l'oreille de mon père et celui-ci alla aussitôt après tirer la cloche. Tout à notre querelle, je n'avais pas remarqué que la petite cour s'était peuplée. Mais, ce matin-là, elle était étrangement silencieuse. Mon père aurait dû commencer la matinée en évoquant l'incident qui venait d'avoir lieu, mais, sans doute, il n'osa pas, ne sachant par quel bout l'aborder. Durant l'heure et demi que nous passâmes dans la classe, le feu couva sous la cendre. A la récréation, il suffit d'une brassée de brindilles pour que les flammes reprennent de plus belle : une remarque de Soboul à propos des étrangers, une moquerie de Toure à mon encontre et il n'en fallut pas plus pour qu'une bataille rangée ne tardât pas à se déclarer. Mais, mon père, qui avait senti venir le vent, était plus vigilant que de coutume. Je me préparais avec Jean à faire front lorsque je le vis arriver à grandes enjambées pour

intervenir. Au dernier moment, Jean trouva quand même le moyen de décocher un terrible coup de poing à l'un des assaillants qui s'était un peu trop avancé ; c'était Tourre, en l'occurrence, qui se retrouva avec le nez dégoulinant de sang et la lèvre supérieure profondément entaillée. Mon père hurla :

— Mais, vous êtes fous ou quoi ?

Il sauta sur l'occasion pour nous consigner tous les deux dans la classe, Jean et moi, et nous priver de récréation pendant une semaine : je savais que c'était surtout un moyen de nous protéger, à double titre d'ailleurs. Dans l'immédiat et pour la suite, la punition nous isolant et apaisant du même coup le désir de vengeance de la bande à Laulagnet.

*

Désormais, tous les jeudis qui suivirent, je les passai avec lui. Après notre semaine d'isolement forcé, nous étions devenus inséparables.

*

Vers la fin du mois de janvier, le temps se radoucit soudainement. Un soir, il se mit à pleuvoir et, deux jours plus tard, il n'y avait plus la moindre trace de neige dans le village. Après plusieurs semaines au cours desquelles il était resté pâle et livide, le soleil retrouva au début de février une vigueur toute printanière. Sa caresse se fit chaude et lumineuse et les vieux reprirent avec délice le chemin des bancs de la place de l'église. Ce fut à cette période-là que j'entrepris de dévoiler à Jean les secrets de la Volane. Nous partions pour de longues courses en amont du village, au fil de la rivière. Nous progressions le plus près possible d'elle, en suivant les berges, mais les eaux étaient très hautes à cause de la fonte des neiges, le courant rapide, et, quand il n'était plus question de franchir certains passages, nous étions souvent obligés de rejoindre la route au dessus par de tortueux chemins de chèvres. Je lui montrais tous les endroits que j'aimais particulièrement : ils avaient tous un nom, soit un nom

transmis de générations en générations, soit un nom que nous leur avons donné quand nous ne leur en connaissions pas. Je lui montrai la cascade de Peyremale, une formidable chute d'eau d'une bonne quinzaine de mètres, les gorges de la Gronde avec des parois si verticales qu'il fallait faire, même en plein été, un détour d'au moins cinq cent mètres dans les ronces et les orties pour les franchir ; il fut très impressionné par les tuyau d'orgue, un immense bloc de basalte qui semblait en équilibre au dessus d'un remous bouillonnant d'écume et qui ressemblait vraiment à un assemblage de tubes verticaux de toutes tailles et de tous calibres... Je lui fis découvrir aussi le gours des sorcières, le chaos de l'ours, le gours de Bellecombe, la plate du moulin, une incroyable plate-forme rocheuse si régulière qu'on eût dit qu'elle avait été façonnée par l'homme. Je l'emmenai dans beaucoup d'endroits dont les noms m'échappent aujourd'hui, car le trou d'eau le plus anodin, la plus petite cascabelle avaient été baptisés. Mais si je devais me souvenir d'un seul de tous ces lieux magiques, ce serait le gouffre de l'enfer : c'était un gours de forme circulaire pris entre deux goulets étroits dans lesquels

l'eau s'engageait à gros débit. Il devait être large d'au moins dix mètres dans sa partie centrale, mais, ce qui le distinguait vraiment des autres, c'était sa profondeur. L'eau y était presque noire, mystérieuse, insondable. Impossible là de distinguer le fond. La première fois que Jean vit cet endroit, il sembla totalement fasciné. Nous étions installés sur un rebord rocheux qui surplombait la surface de deux ou trois mètres et auquel on accédait seulement par un petit raidillon issu d'un pré en terrasse quelques mètres au dessus qui dévalait entre les fougères humides. Tout autour, c'étaient des falaises moussues, presque verticales, luisantes et sombres, qui dégouлинаient sans trêve.

Jean demanda :

— Tu crois qu'il y a combien de fond ?

— Je ne sais pas exactement... Y'en a qui disent qu'il y a plus de vingt mètres, mais mon père pense qu'ils exagèrent quand même un petit peu... Mais il paraît en tout cas que c'est un gours très dangereux parce qu'il y a des tourbillons sous l'eau, une histoire de courants contraires qui t'entraînent vers le fond... Mon père m'a

toujours défendu de m'y baigner : il dit qu'il y a de très bons nageurs qui se sont noyés ici...

Jean coupa un petit balai de genêt et le lança vers le milieu du cours, suivant sa course au fil de l'eau, pensif.

— Tu nages bien ? Me demanda-t-il au bout d'un moment.

— Pas trop mal, j'ai appris à la rivière avec mon père...
Et toi ?

— Non, j'ai pas appris, moi, mais j'aimerais bien savoir... Tu pourrais m'apprendre cet été ?

— Ben oui, je veux bien essayer... Mais je ne suis pas si sûr que je saurai le faire...

— T'auras qu'à demander à ton père comment il a fait avec toi...

*

Vers la fin du mois de février, un soir alors que

nous sortions de la classe, une dame habillée et maquillée comme les gens de la ville se présenta à l'école ; elle était accompagnée d'un gendarme. Elle demanda à voir le directeur. Ma mère lui indiqua la porte de notre classe où mon père faisait activer les retardataires. Tous les soirs, il allait ensuite travailler à la mairie tandis que ma mère surveillait ceux d'entre nous qui restaient à l'étude.

— Tu la connais ? Me demanda Jean, l'air inquiet.

— Non, pas du tout, elle est pas d'ici...

Jean resta silencieux, les yeux rivés sur la porte de la classe ; son angoisse était devenue presque palpable.

— Ils sont sûrement là pour une affaire de la mairie... Ils viennent peut-être de la préfecture, ça arrive de temps en temps... hasardai-je pour tenter de le rassurer...

Les derniers étaient sortis maintenant, refermant soigneusement la porte derrière eux. Pour nous, impatients et anxieux à la fois de voir cette porte se rouvrir, le temps s'était suspendu. A cinq heures, ma mère nous fit rentrer dans sa classe pour l'étude, comme chaque jour. Ils n'étaient toujours pas ressortis.

Je lui demandai alors qu'elle nous faisait mettre en rang :

— Tu sais qui c'est la dame avec le gendarme ?

— Non, Julien, pas du tout...

*

A peu près un quart d'heure avant la fin de l'étude, mon père, le visage défait, entra dans la classe et vint chuchoter quelques mots à l'oreille de ma mère. Puis, s'avançant d'un pas vers les pupitres bien alignés, il dit d'une voix un peu sourde, sur le ton d'un acteur qui ne croit pas au texte qu'il a pourtant longuement préparé :

— Jean, tu vas ranger tes affaires et tu vas venir avec moi : nous allons te raccompagner chez ta grand-tante, nous y serons plus tranquilles pour parler car nous avons des choses importantes à te dire.

D'une main tremblante, Jean rassembla son matériel. En se levant, il m'adressa un terrible regard, un regard perdu, un regard d'adieu qui semblait contenir toute la détresse du monde.

— Ils ne vont pas l’emmener, Jean ? Demandai-je à ma mère dès que la porte de la classe se fut refermée sur eux.

— Bien sûr qu’il va revenir... Affirma-t-elle, mais ses yeux semblaient dire le contraire.

*

Mon père rentra vers sept heures. Ma mère était en train de faire revenir des oignons et du lard tandis que je finissais d’éplucher les pommes de terre. Dès que nous entendîmes la porte d’entrée s’ouvrir, nous nous retournâmes d’un seul mouvement. Ma mère demanda très vite :

— Alors ? Que se passe-t-il ?

Mon père ne répondit pas tout de suite ; il regardait fixement la cocotte en fonte qui grésillait sur la cuisinière à charbon, les yeux un peu rougis, perdu dans ses pensées, perdu dans sa tristesse.

— Parle, Claude, enfin ! Qu’y a-t-il ? Demanda ma mère.

Il sembla revenir un peu à la réalité, se souvenir que nous

étions là, suspendus à ses lèvres, et dit enfin :

— Sa mère est morte...

— Morte ? S'écria ma mère, mais...

— Oui, je sais, reprit-il, moi aussi ça m'a surpris : on ne m'avait pas dit que c'était si grave. Lorsque Jean est arrivé ici, elle était déjà dans le coma... Comme il n'y a plus personne pour s'occuper de lui maintenant, cette personne qui est assistante sociale est venue le chercher pour le ramener dans la région parisienne. Il sera placé dans un foyer de l'Assistance Publique... Le gendarme qui était avec elle les reconduira demain à la gare de Privas : leur train pour Paris est à onze heures...

— Mais, pourquoi son père ne peut-il pas s'occuper de lui ? Il est mort lui aussi ? demandai-je.

— Il n'est pas mort, non, dit-il, mais c'est tout comme : il ne sortira sans doute plus jamais de l'hôpital... Laisse-moi un peu de temps, Julien, et, ta mère et moi, nous t'expliquerons toute cette histoire du mieux que nous le pourrons...

— Et Mademoiselle Gilly ? dis-je... Pourquoi ne

continue-t-elle pas à s'en occuper ?

— Mademoiselle Gilly est trop âgée pour qu'on lui confie Jean définitivement, me répondit ma mère. Il n'a pas d'autre famille ? demanda-t-elle en se tournant vers mon père.

— Non, d'après l'assistante sociale, il n'y a absolument personne d'autre qui serait à même d'assurer son éducation.

— Je voudrais bien le revoir tout de même avant qu'il parte... dit ma mère.

— Nous avons convenu que l'assistante sociale irait le chercher demain à huit heures chez Mademoiselle Gilly et qu'elle le conduirait ici avant de s'en aller pour Privas. Nous aurons une bonne heure pour lui faire nos adieux...

*

Je n'en appris pas plus sur l'histoire de Jean ce soir-là. Ma mère m'envoya me coucher à l'heure habituelle, mais quatre ou cinq heures plus tard, je ne dormais

toujours pas : tant de questions tournaient et retournaient dans ma tête. Je ne voulais pas qu'ils emmènent Jean et Jean ne voulait pas non plus, j'en étais sûr : il fallait que je trouve un moyen de les en empêcher. Mais oui... Il suffisait qu'il soit introuvable lorsqu'on viendrait le chercher ; j'en connaissais des centaines de cachettes... C'était pas ça qui manquait. Il faudrait juste que j'aie le chercher avant tout le monde, sans me faire remarquer. Oui, mais alors, les gendarmes se mettraient sûrement à sa recherche, ils passeraient toute la région au peigne fin et ils finiraient bien par le retrouver... J'échafaudais des dizaines de plans successifs qui s'effondraient systématiquement lorsque je les soumettais à un examen un peu plus approfondi. Finalement, épuisé, je finis par succomber au sommeil. Je dormis d'une traite jusqu'à huit heures moins le quart. J'entendis alors confusément mon père dire :

— Alors, Julien, cela fait déjà deux fois que je t'appelle... Tu vas nous mettre en retard !

Brutalement, tout me revint en mémoire, et je sautai hors de mon lit, furieux contre moi-même. Maintenant, il était

vraiment trop tard pour que je puisse faire quoi que ce soit...

*

Un immense soulagement m’envahit lorsque je vis l’assistante sociale et mademoiselle Gilly entrer dans la cour. Jean n’était pas avec elles. S’adressant à mon père qui s’était avancé, l’assistante sociale dit très vite :

— Il est parti, nous ne savons pas où il est passé... Mademoiselle Gilly s’est pourtant levée avant l’aube, ce matin, et il n’était déjà plus dans sa chambre... Elle l’a cherché partout dans le village, sans succès. Il a dû s’enfuir cette nuit. Il va falloir le faire rechercher !

Je m’avançai vers mon père :

— Je crois savoir où il est, moi... Laisse-moi aller le chercher : j’arriverai à le convaincre de revenir.

— Vas-y, Julien ! Me répondit-il simplement.

Je me mis à courir vers la Volane. J’étais sûr qu’il était allé par là. Quand je l’aurais rejoint, je lui indiquerais

une cache sûre et je reviendrais en disant que je ne l'avais pas trouvé. Sautant de rochers en rochers, progressant à une vitesse folle au milieu des courants, j'essayais de me remémorer les endroits que je lui avais montrés et les réactions qu'il avait eues alors. Je tentais de voir à travers ses yeux, de penser comme il l'avait fait quelques heures plus tôt. J'étais sûr qu'il était passé par là : une certitude instinctive, fondamentale, aussi forte qu'inexplicable. Il n'était pas aux tuyaux d'orgues, ni à la cascade de Peyremale. Dévalant l'étroit raidillon entre les fougères, celui qui menait au gouffre d'Enfer, je m'arrêtai brusquement, le cœur battant. Il y avait quelque chose sur la petite plate-forme rocheuse où nous nous étions installés pour discuter. Je distinguais mal encore. Tout était baigné dans une brume opalescente, irréelle. Cela formait une tâche sombre sur la pierre presque blanche. Il était là, pas loin en tout cas. Je repris ma course, sentant un cri de victoire monter en moi. J'ouvrais déjà la bouche pour l'appeler lorsque les mots moururent brusquement dans ma gorge ; quand je débouchai sur l'étroite plate-forme au dessus du gouffre, je m'aperçus qu'il n'y avait que sa veste de velours trop

grande pour lui, posée sur le rocher, avec une grosse pierre dessus. Je regardai tout autour. De lui, aucune trace. Le silence était total. Seulement le murmure de l'eau, qui paraissait tellement paisible, tellement calme, avec quelques lambeaux de brume matinale qui s'accrochaient encore à sa surface. Je me souvins alors avec quelle fascination il avait regardé cette eau noire. Puis mon regard revint à la veste, soigneusement pliée, avec la pierre dessus : en regardant un peu plus attentivement, je remarquai une enveloppe qui dépassait un peu d'une des poches. Je la décachetai rapidement. A l'intérieur, je trouvai une coupure de journal et un feuillet écrit de la main de Jean sur lequel figuraient ces quelques mots :

Adieu, Julien. J'espère qu'un jour on se retrouvera tous les deux. Mais, là où je vais, ne te presse pas trop de me rejoindre. Sois heureux. Remercie tes parents pour moi. Ils sont formidables. Merci encore pour tout.

Jean

Une larme roula sur ma joue. D'une main tremblante, je dépliai la coupure du journal. Cet article, paru dans une édition locale du 27 décembre 1963, je l'ai conservé jusqu'à aujourd'hui et, à l'heure où j'écris ces lignes, il est devant moi. Le voici :

MASSY : DRAME AU GRAND ENSEMBLE

C'est un corps inanimé gisant au milieu d'un désordre indescriptible que les secours ont découvert mardi dernier vers dix-neuf heures au huitième étage d'un immeuble de la rue de Montpellier et qu'ils ont conduit d'urgence à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris. Il s'agissait du corps d'une jeune femme de trente-trois ans, Julie Colowski, grièvement blessée par son mari. Ce dernier, atteint d'une terrible crise de démence, l'avait violemment frappée à plusieurs reprises avec un tabouret de cuisine. Les médecins jugent trop critique l'état de la jeune femme pour se prononcer sur ses chances de guérison. Son mari, quant à lui, retrouvé

dans un état de prostration totale à côté du corps de son épouse a été reconduit à l'hôpital psychiatrique de P. dans lequel il avait déjà effectué plusieurs longs séjours et dont il n'aurait jamais dû ressortir. Aux dires des médecins, René Colowski, âgé de trente-cinq ans et père d'un enfant de douze ans, souffrait depuis de nombreuses années déjà de « délire chronique de persécution alternant des phases dangereuses d'exaltation avec des périodes dépressives ». Les voisins ont confirmé que cet homme n'en était pas à sa première crise de démence, que Madame Colowski et son fils Jean avaient souvent dû affronter les accès de violence du maître de maison, interné à « chaque crise paroxystique » mais renvoyé à sa famille dès que son état semblait s'être normalisé. « De retour chez lui, il était notoire qu'il préférait le vin aux traitements prescrits par les psychiatres » nous ont confié certains locataires de l'immeuble. Il est heureux que le jeune Colowski ne se soit pas trouvé dans l'appartement au moment du drame : il est probable, sinon, qu'il aurait connu le même sort que sa mère. Dans ce genre d'affaire, nous ne pouvons que déplorer, une fois encore, l'inconséquence de certains médecins

*qui, sous prétexte de « traitements humanisés »,
permettent que de tels drames puissent se produire...*

*

Je relus l'article plusieurs fois. Au travers de mes larmes, les mots se brouillaient jusqu'à devenir illisibles. Puis, je remis la lettre de Jean et la coupure de journal dans l'enveloppe que je glissai dans ma poche. Enfin, je coinçai la grosse pierre dans une manche de la veste et j'envoyai le tout dans la rivière. Il y eut quelques éclaboussures particulièrement sonores dans le silence oppressant. Au loin, une poule d'eau répondit.

*